

pauvres et flétris, mais n'ayant plus qu'une santé délabrée et ruinée par les désordres abominables auxquels ils se sont livrés.

En 1861, nous passions dans une paroisse qui fournit aux chantiers un grand nombre d'ouvriers. A peine fûmes-nous rendu à l'église, que nous aperçûmes un convoi funèbre. C'était un jeune homme à peine âgé de vingt ans, dont on allait déposer les dépouilles dans leur dernière demeure. Nous demandâmes à M. le curé de quelle maladie, ce jeune homme avait été victime. Il nous répondit d'un air attristé ; celui-ci comme bien d'autres, s'est tué par sa mauvaise conduite. Ce qui met le comble à ma douleur, c'est que trois autres de mes paroissiens, qui étaient de ses compagnons, et dont la conduite devait être semblable à la sienne, se sont noyés il y a à peine deux mois. Je vous assure, Monsieur, que j'aimerais mieux être curé d'une petite paroisse, dans les nouveaux établissements, que de l'être d'une localité qui a autant d'*aventuriers* que de cultivateurs. Encore, si les parents travaillaient à changer cet ordre de choses ; mais, ils ne se mettent nullement en peine de la direction que prennent leurs enfants, du moment qu'ils sont capables de travailler.

Personne ne peut nier que ces faits si lamentables se renouvellent souvent. Eh ! bien, nous le demandons ici en tremblant, les parents imprudents qui sacrifient ainsi l'honneur, la vertu, la santé et la vie même de leurs pauvres enfants, n'en sont-ils pas les bourreaux ?

Et cette plaie si cruelle de notre pauvre société va toujours s'aggrandissant, et on ne